

Le Rire de la Reine (notes sur *les Sables du rêve* de Thérèse Renaud)

Philippe Haeck et Claire Savary

Volume 2, numéro 1, septembre 1976

Fernand Leduc

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200017ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200017ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Haeck, P. & Savary, C. (1976). Le Rire de la Reine (notes sur *les Sables du rêve* de Thérèse Renaud). *Voix et Images*, 2(1), 13–19. <https://doi.org/10.7202/200017ar>

Le Rire de la Reine (notes sur *les Sables du rêve* de Thérèse Renaud)

1

(En 1946 paraît aux Cahiers de la file indienne dirigés par Éloi de Grandmont et Gilles Hénault *les Sables du rêve* de Thérèse Renaud. Un tirage à deux cent cinquante exemplaires avec des dessins de Jean-Paul Mousseau: où sont donc passés les lectrices et les lecteurs? En avril 1948 Françoise Sullivan fait la chorégraphie d'une danse basée sur un poème de Thérèse Renaud (le poème est dit par Claude Gauvreau): «Moi je suis de cette race rouge et épaisse qui frôle les éruptions volcaniques et les cratères en mouvement.» En août 1948 Thérèse Leduc est une des signataires de *Refus global*.)

* * *

Trois voix de femme dans les années quarante. La première:

Une à une,
À la file,
Mes fées
M'ont quittée,
Et je suis restée seule
Avec un grand Christ
Entre les bras.

La deuxième:

Ne touchez pas à mon corps de fiancée,
il a été revêtu de pureté
comme les bouleaux.
Mon bien-aimé me dresse tel un cierge
dans la forêt que la nuit submerge.
Mon corps, ce flambeau!

La troisième:

M'étant couchée avec les deux pieds dans le vinaigre j'ai vu à ses yeux que je lui imposais respect. Sa présence m'intimidait beaucoup

je lui fis signe de la main de se retourner car je voulais me mettre nue devant lui cela pourrait créer le lien propre à unir les cœurs.

Ailleurs un poète-philosophe de gai savoir :

Il y a quelque chose de tout à fait étonnant et de monstrueux dans l'éducation des femmes distinguées, et peut-être n'y a-t-il rien de plus paradoxal. Tout le monde est d'accord pour les éduquer dans la plus grande ignorance possible *in eroticis*, pour inculquer à leur âme une profonde pudeur à l'égard de ces questions en même temps qu'une extrême impatience et comme un besoin de fuir, dès qu'on fait allusion à pareilles choses. [...] Et dès lors, être projetée comme par un affreux coup de foudre dans la réalité et la conscience de la réalité, au moment du mariage — et de surcroît par celui qu'elles chérissent et qu'elles estiment le plus, — le moyen de surprendre la flagrante contradiction de l'amour et de la pudeur, d'éprouver tout à la fois le ravissement, l'offrande de soi, le devoir, la piété et l'effroi causé par l'inconcevable voisinage de Dieu et de la bête, et je ne sais quoi d'autre encore! — A-t-on jamais noué de nœud plus inextricable dans l'âme? [...] on ne saurait être assez tendre envers les femmes!

Thérèse Renaud est la troisième voix. (La première: Anne Hébert, la deuxième: Rina Lasnier.)

* * *

1946. Les femmes québécoises ont la permission de voter depuis à peu près deux ans; on leur accorde depuis un an des allocations familiales à leur nom. Seules quelques-unes d'entre elles peuvent accéder à des postes importants. De même que personne ne parle encore de garderies, d'avortement, de contraception, personne ne se doute que les femmes auront bientôt droit à l'écriture, que des pionnières préparent en silence la place qui leur appartient, que l'imaginaire est leur arme encore insoupçonnée qui attend d'éclater dans leurs textes-femmes.

L'écriture de Thérèse Renaud est une écriture dont le rire immense emplit tout l'espace du recueil à mesure qu'il se déroule. *Les Sables du rêve*: sables rieurs, sables heureux d'un rêve qui se poursuit encore aujourd'hui. Textes importants qui s'assument pleinement, dans lesquels les coulées de l'imaginaire, «les coulées des phantasmes» parcourent sans cesse l'espace textuel.

2

«Mais si la nuit se fait complice de mes rêves alors il y aura de la casse et mes jambes qui me servent d'appuis-livres me projeteront dans un gouffre si profond que j'y verrai mes ancêtres en train de manger leurs mains avec des chinoises.»

Chercher les traces du rêve au cœur du texte, au bord de la nuit (l'aube), entre les jambes appuis-livres (lèvres), dans le gouffre des désirs refoulés. Tout le texte de Thérèse Renaud ne cesse de marquer ces traces, mais ces traces (à cause du petit nombre de textes?) ne laissent pas deviner de tracé sûr, on ne sait pas ce qu'il y a entre ses jambes, entre ses lèvres, comme un désir qui n'arrive pas à remonter jusqu'à la voix, l'écriture. La complicité est alors laissée aux désirs propres de la lectrice, du lecteur qui profitent de l'obscurité de la nuit pour caresser l'écriture qui s'entr'ouvre et tenter les jeux mixtes et mobiles du rêve. Alors plusieurs traces peuvent apparaître mais parmi elles la trace familiale joue toujours : quand je rêve c'est toute l'histoire de ma famille (ma place dans cette famille) qui remonte ; que font mes ancêtres à se priver de leurs mains, qui leur coupe les mains ? pourquoi est-ce que je vois mes ancêtres en train de manger leurs mains, de s'enlever toute prise sur le réel ? (Les Chinoises : rappeler cette coutume qui voulait que de beaux pieds soient petits, on bandait alors les pieds pour les empêcher de croître et les femmes souffraient pour avoir de petits pieds — ici les femmes naissaient pour un petit pain.)

Les femmes qui écrivaient en 1940 n'avaient pas osé, jusqu'à Thérèse Renaud, éclaircir leurs « songes de clé fondant dans le soleil » ; *les Sables du rêve* entr'ouvrent la porte de l'inconscient, élargissent le texte par l'imaginaire. Le rêve demeure la clé de l'écriture de Thérèse (tes rêves) Renaud.

« J'ai passé l'année à rêver d'une chevauchée mystérieuse de nuages mousseux. »

3

Le texte baille. Les pages sont pleines de fentes par où transpirent les « bulles d'ennui », bulles rêveuses où se glisse le corps de la femme qui s'ennuie. À la surface du texte se laisse flotter l'écriture du corps d'abord dé(sem)paré (« une femme nue toute couverte de ronces », « les tresses tourmentées de mes mains », les « pieds malades » qu'on jette dans le ruisseau), mais qu'on sent toujours en instance de renouer avec le rire. Le rire protège le corps de la nudité-tabou en 1940 (le texte n'arrive pas encore à nommer les seins, les lèvres, le vagin) : en prenant le rire comme moyen d'aborder la sexualité Thérèse Renaud se couvre — on rit habituellement de la sexualité —, mais en même temps ceci lui permet de déplacer le sens du rire : d'un rire honteux à un rire heureux.

« Alors le jeune homme triste me prit en éclatant de rire pour permettre aux astres de se voiler. »

L'ennui ne fait pas fuir le rire, il ranime le corps, le fait se tendre à fond pour mieux se détendre et devenir le texte. L'ennui et le rire sont deux façons d'arriver au corps.

« Pourquoi as-tu regardé sans frémir ma jambe gauche se détacher et former le pont qui relie les âmes gaies aux âmes tristes ? »

* * *

Les Sables du rêve: «Mes feuilles de roses glacées éclatent en sanglots/chaque fois que le vent les frôle de ces mots:/«La porte est entr'ouverte.» Tapi derrière les images du rêve, surprenantes en ces années de fin de grande noirceur, l'ennui si fort qui trouait déjà le texte-Loranger et le texte-Saint-Denys Garneau. Comprendre que la porte entr'ouverte répète le rideau entr'ouvert par le diable (voir le texte «Le diable, pour ma damnation...» de Saint-Denys Garneau); la porte, le rideau, ce qui cache, ce qui peut être ouvert — rapidement avant que ça se ferme: «Le délire d'être nue la possédait» (*Madame Edwarda*) —. La porte est entr'ouverte mais personne n'entre, on reste sur le seuil, au bord de l'hymen, membrane de la solitude; alors le corps ouvert inutilement écrit les mots qui n'arrêtent pas de le vider, de le laisser si vide, glacé. Pourtant il arrive que quelqu'un entre par ennui: «Puis dans un baillement il ouvrit les portes traversa le grand couloir et sortit. Rendu dans la rue il prit son revolver et en tira deux coups dans les tempes.» Cette histoire secrète n'arrête pas de tisser l'ennui et l'amour: je m'ennuie d'être sans amour, on me fait l'amour pour tromper l'ennui, aussi j'éclate en sanglots: je suis seule, mon amour s'est suicidé de toucher ma solitude, aussi «je n'ai d'amour que pour les chats et les ours». Le rêve d'être nue est impossible, l'ennui prend toute la place; c'est là un des enjeux du texte: me montrer nue pour faire reculer l'ennui, pour inventer l'amour.

4

Le rire de Thérèse Renaud perdu dans les années quarante: «Si je remplis la maison de rires tu sais ces beaux rires près de la route qui conduit à la forêt vas-tu me serrer la main?» Imaginez les femmes et les hommes des années quarante sous une lumière terne, lumière des familles nombreuses et des rites religieux: on ne rit pas.

Les femmes rient pour les hommes qui ne rient pas. Mais les hommes ont-ils des oreilles à entendre (le) rire; qui donc leur a coupé les oreilles? «La vie est notre plus profonde oreille. Mais l'oreille de la femme est ce labyrinthe qui cache, enfouit, ce que nul ne veut entendre.» (Annie Leclerc, *Parole de femme*). Aujourd'hui le rire de Thérèse Renaud revient: son rire était demeuré gelé au-dessus du ciel du Québec. 1946-1975: vingt ans.

«Qui rit? Mais qui rit?» «Qui sanglote? Je veux savoir qui sanglote?» Elle, au bord du précipice, se précipite dans le volcan des rêves. Qui rêve? se laisse tomber dans le rêve? enfouit son corps dans les sables du rêve? Elle rit, elle pleure, elle rêve: elle embrasse son désir; elle rit: elle voit la victoire future du désir, elle pleure: elle voit son désir fondant, elle rêve. Elle rêve elle. Qui elle? Mais qui elle?

«Viens avec nous. Le chemin est long et pénible mais au bout il y a une clairière avec des fleurs riantes dans le soleil et un ruisseau brillant dans la nuit.» disent à la jeune femme les trois voyageurs, ce ne sont pas des hommes ce sont des créatures de rêve. Entendez ce qu'ils disent : une clairière, des fleurs riantes, un ruisseau brillant ; ils ne disent que les rires à venir. «Arrivée à la clairière j'ai pris mes pieds malades et les ai jetés dans le ruisseau.» ; opération magique, merveilleuse, et combien simple : maintenant ses pieds brillent, il suffisait de leur faire quitter le chemin pénible — mais on ne le quitte qu'au bout, à bout —, de trouver le ruisseau du rire clair.

«La petite vieille est douce et compréhensive elle me renvoie d'un baiser de l'oreille.» La vie de la petite vieille est le lieu du rire de la Reine, la source du chemin que déplie le texte : la Reine ouvre toute grande son oreille au rêve qui guérit du manque de rire, du mal d'écrire et qui l'emporte loin de l'ennui, tout près de la nuit, tout près du (rire) cri, plus près d'ELLE.

«Et quand je semble rire» : le rire qui éclate partout dans *les Sables du rêve* n'est que parure, que trompe-l'oreille ; il n'y a que des semblants de rire, le temps ou l'espace du désir, ou il n'y a que des rires rêvés. Deux chemins sont praticables : le premier s'enfuit dans la clairière du rire, c'est le chemin le plus visible, le second reconduit à l'ennuyeuse réalité, c'est le chemin que les mots semblent dissimuler. Mais un troisième s'ouvre : le rêve, lieu d'affirmation de mon désir, en me faisant plaisir, me sert d'embrayeur, met ma conscience à nu sur le chemin où je semble (rire) pleurer.

5

Quand on lit *les Sables du rêve* du point de vue de la raison qui veut expliquer il est difficile de ne pas voir que sous des images neuves c'est toujours le même enfermement, isolement — voir *les Songes en équilibre* (1942) d'Anne Hébert —, et pourtant la raison n'a pas raison, elle est vaincue par l'affirmation du désir. Un texte comme «Écoutez ma chanson d'enfant goudron» marque bien cette tension entre la réalité de l'isolement et le désir de l'élan : d'une part «Je suis petit poucet» qu'on abandonne, d'autre part «mes mains sont faites de cactus-volants». Le petit poucet trouve «une nuit de claires étoiles, trois cailloux» ; avec ces cailloux-mots il retrouve son chemin :

Je regarde tous les matins les nègres chanter leur dandinement de forêt et je vais avec eux faire le tour du monde sur leurs ailes.

Il ne faut pas s'étonner si l'enfant goudron nous dit «Je suis grande vitesse», c'est l'accélération même du plaisir, du désir, plus je trouve mes mots, plus j'ai hâte de déplier mon chemin, plus je vois que les autres sont embarrassés de suivre le rythme :

J'ai connu trois garçons que j'ai pris par la main sans les embrasser mais je me suis aperçue bien vite que ce n'était que des voiles sans barque.

Ce qui se marque, ici, peut-être pour la première fois, c'est la force du *mouvement féminin*, cette « marche sur l'asphalte-désir » est irréversible: SENTIR LES CARESSES DE L'OcéAN.

* * *

« Je n'ai rien eu à refaire puisque je suis « l'Abeille-Désir »... »

« L'Abeille-Désir » est reine au pays des *Sables du rêve*. Et le désir ne nuit en rien au rire de la Reine nue: il se continue en elle, il se refait de lui-même comme le Phénix renaît de ses cendres, il ne meurt jamais, même quand il semble s'éteindre.

« L'Abeille-Désir », incessante, se suspend au rire de l'oreille, au corps de la Reine qui jouit. Transgression de la Loi du plaisir du Père.

La loi en effet commanderait-elle: Jouis, que le sujet ne pourrait y répondre que par un: J'ouïs, où la jouissance ne serait plus que sous-entendue. (Lacan)

Le plaisir de la Reine serait de faire jouir l'Abeille, de faire plus que sentir les fleurs, de sous-é(n) tendre par le texte son désir d'être nue, d'être elle: d'être tendre et de mordre.

Quand j'étais petite on me disait de sentir les fleurs, alors je les mordais pour les mieux respirer.

Il faut peut-être retracer le passé des petites filles qui couraient le rire dans les champs, et les sables, faire ressortir la petite, échapper à la vieille, pour dire tous les désirs et écrire tous les cris qui nous habitent.

Thérèse Renaud fait des textes/tendresses, des textes/morsures, des textes aux couleurs de l'extase, des textes chauds et charnus à dos rond de « chat fondant », des textes où ronronne toujours le rire-cri, où se nouent et se dénouent les tresses de la Reine.

J'ai un chat fondant comme un cri entre mes mains.

Les mains de la Reine palpent la fourrure qui chatoie sous ses caresses. Les yeux de la Reine regardent le chat la prendre dans les siens et voient tous les toits qui brûlent dans le noir, où habitent toutes les Grandes Pâmées.

Mais si je le regarde, il me prend dans ses yeux et me berce jusqu'à l'extase.

La démarche de la Reine suit le rythme de son rire-cri, les couleurs de son cha(n)t, la chaleur de sa gorge fondante. La Reine est noire et

belle et chaude: son chat n'attend qu'un cri d'elle devenir(revenir) tendre et féroce, et se mettre à rire dans ses yeux de feu.

Philippe Haeck
et
Claire Savary

Appendice. Deux poèmes des *Sables du rêve*.

à *Jeannot*

Deux portes ont été laissées ouvertes par un visiteur nocturne.

M'étant couchée avec les deux pieds dans le vinaigre j'a vu à ses yeux que je lui imposais respect. Sa présence m'intimidant beaucoup je lui fis signe de la main de se retourner car je voulais me mettre nue devant lui cela pourrait créer le lien propre à unir les cœurs.

Après ce mouvement de coquetterie je mis mes boucles d'oreilles et regardai par la fenêtre pour voir passer le tramway, comme d'habitude le chauffeur avait ajusté sa longue-vue et baisait la concierge.

Après trois heures je me rassis et dis à mon visiteur qu'il pouvait enlever ses chaussures s'il trouvait que la chambre était trop sombre.

Puis dans un baillement il ouvrit les portes traversa le grand couloir et sortit. Rendu dans la rue il prit son revolver et en tira deux coups dans les tempes.

Je levai les couvertures et me précipitai dans le volcan des rêves...

* * *

Il entra dans la cour et tomba foudroyé d'un regard d'écureuil.

La voisine sortit en vitesse et touchant ses deux pouces cracha par terre en signe de rédemption.

J'ai vu toutes ces scènes par une fente du mur et m'exclamant tout haut «qu'il est triste de voir tomber les feuilles d'automne.» J'allai dans la cour ramasser des fleurs et ma mère me dit en m'envoyant des baisers avec la main: «Reviens ma fille ton tiroir de bureau est resté ouvert et cela veut dire que ce soir tu sortiras nue et entreras moisie.»

Je haussai les épaules. Je m'approchai du foudroyé et lui mis deux baisers sur les yeux alors il me dit: «Les lilas sont méchants et toi tu re fleuriras jaune au printemps.»

Modestement j'entrai dans la maison en me perçant les deux joues.